Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme de Jocelyn Maclure, Montréal, Québec Amérique, 2000, Collection Débats, 220 p.

Daniel Salée

Volume 19, numéro 2-3, 2000

Judiciarisation et pouvoir politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040235ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040235ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Salée, D. (2000). Compte rendu de [*Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme* de Jocelyn Maclure, Montréal, Québec Amérique, 2000, Collection Débats, 220 p.] *Politique et Sociétés*, 19(2-3), 275–278.
<https://doi.org/10.7202/040235ar>

Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme

de Jocelyn Maclure, Montréal, Québec Amérique, 2000, Collection Débats, 220 p.

La question identitaire, on le sait, est au cœur de la dynamique politique québécoise. Cela ne date pas d'hier. Mais depuis une dizaine d'années environ, on a vu se multiplier les discours provenant tant de politiciens que d'universitaires sur le sens, la nature ou le contenu souhaitable de la nation québécoise. Le pluralisme sociodémographique croissant de la société québécoise, allié à un penchant de plus en plus prononcé pour la célébration des identités particulières et la judiciarisation du politique, en ont amené plusieurs à revoir les poncifs du passé sur les fondements de la communauté politique québécoise. Une littérature assez abondante, variée et complexe a vu le jour et continue encore d'émerger. Elle est riche d'analyses contradictoires et de positions normatives de plus en plus sophistiquées sur ce qu'est, devrait être ou ne saurait être la nation québécoise. *Récits identitaires*, de Jocelyn Maclure, s'inscrit dans cette littérature, avec ceci de différent : il propose un bilan critique qui débroussaille et ordonne le discours sur la question.

Bien servi par une plume alerte et lucide, *Récits identitaires* brosse tout d'abord un tableau exact et fort utile des principales narrations et réflexions entourant la nation québécoise. Retraçant avec une égale objectivité les divers parcours intellectuels et idéologiques dont la communauté politique québécoise a été l'objet depuis près de cinquante ans, J. Maclure analyse les modulations de l'opposition traditionnelle qui marque l'appréhension de la nation au Québec, entre les nationalistes mélancoliques, obsédés par les conséquences de la Conquête et la fatigue culturelle des Québécois (Hubert

Aquin, Fernand Dumont, Serge Cantin, Jean Larose) et les antinationalistes individualistes, hantés par les perspectives ethncistes que recèlerait le nationalisme québécois (Pierre Elliott Trudeau, Jean-Pierre Derriennic, Marc Angenot, Régine Robin).

Entre les deux, J. Maclure note l'émergence d'une conception mitoyenne qui puise chez André Laurendeau, mais qui s'est surtout exprimée dans les écrits récents de Guy Laforest et de Jocelyn Létourneau. Cette conception, croit-il, définit l'identité nationale du Québec en dehors des critères de la pensée moniste qui tend à «essentialiser» la nation québécoise. Elle participe au contraire d'une vision dynamique de l'histoire et insiste sur le métissage de l'identité québécoise; elle refuse les interprétations monolithiques de la nation sans pour autant sombrer dans l'antinationalisme. L'auteur s'en inspire pour proposer finalement une nouvelle avenue de recherche et de discussion sur la nation québécoise. Il évoque à cet effet l'existence d'autres récits identitaires dans le champ discursif québécois, des récits qui ne s'insèrent pas d'emblée dans les limites convenues du nationalisme et de l'antinationalisme, mais qui supposent l'hybridité inhérente de l'identité québécoise et appellent au dialogue afin que se nouent les multiples identités qui traversent l'espace sociopolitique québécois et que se recompose sur des bases nouvelles, foncièrement plurielles, la nation québécoise. J. Maclure exhorte en ce sens à la création d'un horizon conceptuel refaçonné, fondé sur un *éthos* profondément démocratique et délibératif. Il laisse ainsi planer la possibilité d'une identité nationale qui ne serait pas nécessairement consensuelle et définitive, mais constamment renégociée de manière à limiter au minimum l'exercice de la domination d'un sujet politique sur d'autres.

Avec *Récits identitaires*, J. Maclure réalise une œuvre critique qui, sans jamais être intempestive, a le courage de dire combien ennuyante et débranchée de la réalité est la binarité myope dans laquelle nous ont depuis longtemps enferrés les récits identitaires dominants à propos du sens et du contenu de la nation québécoise. Son analyse des paradigmes traditionnels qui ont servi la narration de la nation québécoise est fort convenable, et on ne demanderait pas mieux que de le suivre dans son projet de recomposition de l'identité québécoise tellement celui-ci semble couler de source. Et pourtant, on hésitera parce que, tout compte fait, c'est un ouvrage incomplet que nous livre J. Maclure. Bien qu'il reconnaisse l'existence de récits identitaires québécois hors-champ, il ne nous les présente pas, il les évoque seulement, et donc n'engage jamais de dialogue avec eux. Il les mentionne en passant, mais ne les examine pas à fond, certainement pas en tout cas de manière aussi profonde qu'il le fait pour les récits nationalistes et les récits antinationalistes, qu'il explore dans à peu près toutes les nuances discursives à travers lesquelles ils se sont formulés avec le temps. En fait, les véritables interlocuteurs de l'auteur restent toujours les nationalistes et les antinationalistes, les mêmes frères ennemis. Les autres récits identitaires font figure de possibles, de discours étrangers — mais tout de même pas trop incompréhensibles — que les Québécois pourraient peut-être traduire dans leurs propres mots pour moderniser le sens de leur communauté politique. Or ce

qui semble échapper à J. Maclure, c'est que ces autres récits ne demandent pas simplement à être adaptés ou traduits dans un lexique aux paramètres déjà établis et acceptables pour l'ensemble. Ces récits, pour peu qu'ils s'énoncent à partir d'un vécu québécois, veulent façonner aussi la réinvention de la communauté politique et de la citoyenneté québécoises dans l'intégrité totale de leurs propres mots, dans des termes qui leur appartiennent et qui n'ont pas à être réarrangés pour « sonner juste ».

Malgré la correction de l'analyse et la générosité du dessein, on sort perplexe de la lecture de *Récits identitaires*. Cela tient en partie à la structure de l'argumentation et à certains raccourcis qu'emprunte l'auteur. Bien qu'il veuille marquer sa distance par rapport aux récits identitaires dominants, étroits et trop portés à ne penser le Québec qu'en vertu du destin de la communauté prépolitique, bien qu'il veuille montrer qu'il y a d'autres avenues de «re-narration» de la nation québécoise, J. Maclure ne se donne pas vraiment les moyens de mener à bien cette entreprise, car, pour l'essentiel, son propos considère la nation québécoise à l'intérieur surtout de la dynamique duale et polaire où elle prend place dans l'espace communicationnel québécois, c'est-à-dire entre la narration (nationaliste) et la «contre-narration» (antinationaliste) de la nation. Aussi, l'approche heuristique de l'auteur laisse-t-elle l'impression étrange — étrange parce que l'on sent bien confusément que ce n'est pas tout à fait ce qu'il cherche à communiquer — que le nœud de la narration identitaire au Québec participe d'abord et avant tout de ces deux visions antagoniques. Il y en a d'autres, admet-il, mais elles sont marginales, non hégémoniques et donc, faut-il croire, sans conséquence. Elles sont immigrantes, elles sont autochtones, elles sont anglophones, elles sont féminines et féministes. Elles évoquent une citoyenneté différenciée, asymétrique, polymorphe et donc toute une grammaire politique que de toute façon la nation ne peut pas, ne veut pas formuler. Elles ne sont pas inintéressantes, certes. L'auteur prétend même pouvoir s'en inspirer pour refonder la nation québécoise. Mais à terme, le seul vrai registre de la narration nationalitaire participe des deux récits contradictoires dans lesquels le Québec se serait raconté à lui-même. Et c'est dans ce registre qu'implicitement l'ouvrage de J. Maclure s'inscrit d'emblée.

Il manque en définitive un chapitre à cet ouvrage. Un chapitre qui se serait attardé de manière au moins aussi approfondie que l'auteur le fait pour les deux paradigmes antagoniques de la nation québécoise, à ces récits identitaires autres, nommés au passage, mais jamais analysés. Parce qu'il ne projette pas assez loin le regard qu'il prétend porter sur les identités autres qui composent aussi l'espace national, l'auteur n'offre somme toute, sous des dehors de dépassement des vieux discours de la nation québécoise, que les linéaments d'une redéfinition assez mince de la communauté politique québécoise. Une redéfinition modulée sur l'horizon théorique libéral, vaguement progressiste, psychologisant et teinté d'un humanisme de bon aloi que cultivent depuis plus d'une décennie les Charles Taylor, James Tully, Guy Laforest, Jocelyn Létourneau et leurs épigones. Une redéfinition qui nous exhorte à l'ouverture multiculturelle, à l'adaptation à la réalité plurielle et

hybride de la société québécoise et des individus qui la constituent, à l'acceptation de l'autre, au dialogue. Une redéfinition qu'aucun défenseur du nationalisme civique actuel ne renierait et contre laquelle presque personne n'oserait s'inscrire en faux tellement elle est marquée au coin de la vertu.

La démarche de J. Maclure est certes bien intentionnée et cherche à nous délivrer de l'étau discursif contraignant dans lequel reste piégée notre appréhension de la nation québécoise. Mais les exhortations pluralistes que l'auteur offre en échange supposent un engagement politique beaucoup plus exigeant qu'il n'en a l'air. C'est faire preuve d'une certaine légèreté que de ne pas en supputer à fond toutes les implications. Menée au bout de sa cohérence propre en effet, la société plurielle et dialogique qu'appelle l'auteur de ses vœux peut signifier à terme la déconstruction de la nation québécoise, des normes de citoyenneté qui l'informent et des institutions sociopolitiques qui l'ont animée historiquement. Si tel est l'horizon que J. Maclure nous invite à contempler, soit, mais précisément parce que l'aventure peut bien alors déboucher sur un amalgame politico-institutionnel méconnaissable, sans commune mesure avec les ancrages culturels et symboliques du passé, s'impose la nécessité de saisir les nouveaux enjeux sociaux et politiques concrets qui en émergeront inévitablement. L'approche de J. Maclure reste fondamentalement normative et théorique et n'a pas, en ce sens, la profondeur analytique requise pour s'acquitter de cette tâche. Il faut convenir cependant qu'elle n'en a pas non plus la volonté et que là n'est pas l'objectif que s'est fixé l'auteur. Il n'empêche qu'il faudra bien un jour quitter le terrain des vœux pieux et des considérations éthico-normatives pour se pencher sérieusement sur les formes politiques et institutionnelles concrètes qui devront immanquablement traduire les exhortations théoriques de J. Maclure — et de bien d'autres — à l'hybridité identitaire et à la vie sociale plurielle et, partant, il faudra bien se demander également dans quelle mesure nous sommes prêts à en accepter les conséquences. Souhaitons que J. Maclure applique désormais sa belle intelligence à cet exercice incontournable.

Daniel Salée
Université Concordia